

ITALCULT FÊTE LA RENTRÉE

Poésie bilingue - poésie d'émigration

Rencontre autour de *La Jeune fille à l'usine* et *Histoire d'amour* de Nella Nobili

15 septembre 2023 – 17 h 30



UNIVERSITÉ PAUL-VALÉRY
MONTPELLIER 3

Site Saint-Charles
Salle des Actes 009



Poésie bilingue - poésie d'émigration

Rencontre autour de *La Jeune fille à l'usine* et *Histoire d'amour* de Nella Nobili

Qui, aujourd'hui, connaît Nella Nobili (Bologne, 1926 – Cachan, 1985) ? Cette poétesse italienne qui a écrit en français une bonne partie de son œuvre n'a pas seulement été oubliée mais n'a, en réalité, jamais été véritablement entendue. Certes, elle a eu un succès précoce à Rome, en 1949, à la sortie de son premier recueil *Poesie*, mais exilée à Paris dès 1953, elle semble à peu près ignorée en France. Comment expliquer que *La Jeune fille à l'usine* ou *Histoire d'amour* n'aient pas trouvé d'éditeur en leur temps, et fort peu de lecteurs ?

Sous l'égide de Marie José Tramuta qui depuis les années 2010 entreprend de faire redécouvrir l'œuvre de Nella Nobili, les éditions Cambourakis ont republié en mars 2023 *La Jeune fille à l'usine* et s'appêtent à publier *Histoire d'amour* en septembre.

La rencontre vise à retracer le parcours de cette œuvre, mais aussi à faire entendre la voix de Nella Nobili. Marie-José Tramuta et Anne Laure Rigeade, autrice d'une étude sur l'œuvre bilingue de Nella Nobili (en cours), échangeront sur la biographie, la création, l'esthétique de Nella Nobili. La rencontre sera suivie d'une lecture de quelques pages de *La jeune fille à l'usine* et *Histoire d'amour*.

Anne-Laure Rigeade est enseignante-chercheuse à l'université de Paris-Est Créteil et chercheuse associée à l'Item dans l'équipe « Multilinguisme, traduction, création » et concentre sa recherche notamment sur les écrivains francophones plurilingues.

Marie-José Tramuta, qui était enseignante-chercheuse en études italiennes à l'université de Caen, est traductrice, avec une prédilection pour la philosophie et la poésie.



Testes des lectures :

« Lettera a Rossana », *Poesie (1949)*. Dans : Nella Nobili, *Poèmes, Marie-José Tramuta (ed.)*, Paris, Istituto italiano di cultura, Coll. Cahiers de l'Hôtel de Galliffet, 2017, p. 44-45

Così cantava la mia perla accesa
Nella conchiglia come una lacrima –

Rossana, io vengo da un'altra terra
Dove il sole ferisce a morte per il suo calore
Dove nei campi infuria un'estate perfetta
E l'erba allegra canta come una bionda ragazza
E l'odoroso fieno è sacro come un Dio.

Rossana – vuoi venire nella mia terra?

Io sola qui piango e mi lamento
E la sera gaia mi allontana da sé –
Sul confine dipinto di lacrime
Io ti chiamo – ti chiamo – ti chiamo.

E nei miei occhi adagio si va spegnendo
La mia estate perfetta, l'estate di fuoco
E sulle mie labbra arse e ancora piene di sete
Muiono le canzoni come vergini colpite nei fianchi.

Un silenzio enorme dal ventre bianco
Mi circonda e mi tenta –
Ma la tranquillità non la voglio vedere!
Mandatela via – è una donna pazza
Ha ucciso sua madre e suo padre
E ora vuole bere l'estate del mio sangue.

Rossana – il lungo giorno
Sta per morirmi in mano...

Ainsi chantait ma perle vive
Dans sa coquille comme une larme –

Rossana, je viens d'une autre terre
Où la chaleur du soleil frappe mortellement
Où dans les champs fulmine un été parfait
Et l'herbe allègre chante comme une fille blonde
Et le foin odorant est sacré tel un Dieu.

Rossana – veux-tu venir dans ma terre ?

Moi seule ici je pleure et me lamente
Et le soir joyeux m'éloigne de soi –
Sur la limite teintée de larmes
Je t'appelle – je t'appelle – je t'appelle.

Et dans mes yeux doucement va en s'éteignant
Mon été parfait, l'été de feu
Et sur mes lèvres arides et encore assoiffées
Meurent les chants comme vierges frappées aux flancs.

Un silence énorme au ventre blanc
M'entoure et me tente –
Mais la tranquillité je ne veux pas la voir !
Renvoyez-la – c'est une femme folle
Elle a tué sa mère et son père
Et veut boire à présent l'été de mon sang.

Rossana – le long jour
Va mourir dans ma main...

« Rue Lakanal » (écrit en 1953), Dans : Nella Nobili, *Poèmes*, Marie-José Tramuta (ed.), Paris, Istituto italiano di cultura, Coll. Cahiers de l'Hôtel de Gallifet, 2017, p. 170-171.

Rue Lakanal, metrò Commerce
Duecento passi su quel marciapiede
Così pieno di sostanza quando vi passo
Gradatamente
Penetro dentro quei muri cadenti
A quelle porte senza vetri
Agli stracci dei mendicanti
Alla cupa tristezza dei cinesi
Dei negri e dei nordafricani
Che abitano le camere mobiliate
Di Stella hotel – e che mi guardano passare
E la ragazza piegata a metà
Che tira sui punti delle calze
E dei bimbi di ogni colore
E delle loro grida roche
Entro perfino nella pelle di quella povera
capra
Che tre Zingari fanno saltare
Tutte le sere, alle 6, sulla strada
Dalla vecchia a metà gelata
Che vende i giornali.
E così ogni sera – conosco
L'ansia e il timore che mi prendono
Quando sto per entrare in quella strada
Ma è tardi, ormai da nessun'altra
Se non per quella potrei passare.

Rue Lakanal, métro Commerce
Deux cents pas sur ce trottoir
Si plein de choses lorsque j'y passe
Graduellement
J'accède à l'intérieur de ces murs croulants
A ces portes sans vitres
Aux hardes des mendiants
A la sombre tristesse des Chinois
Des Nègres et des Nord-Africains
Qui habitent les meublés
Du Stella Hôtel – et qui me regardent passer
Et l'enfant à demi ployée
Qui tire sur la pointe de ses chaussettes
Et des enfants de toutes les couleurs
Et de leurs cris rauques
J'entre même dans la peau de cette pauvre
chèvre
Que trois Gitans font sauter
Tous les soirs, à six heures, dans la rue
De la vieille à demi-gelée
Qui vend les journaux.
Et ainsi chaque soir – je connais
L'inquiétude et la peur qui me saisissent
Au moment de pénétrer dans cette rue
Mais il est tard, désormais par nulle autre
Que celle-là je ne pourrais passer

« Io Sono »/ « Je suis » (écrit en 1963) (inédit)

« Io sono »

Io sono
Con gli anormali i malati i pazzi
Gli assassini i perversi i ladri
I degenerati gli ubriachi i drogati
io sono

Con le prostitute i barboni i perduti
Di ogni bordo, con gli insensati i rivoltati
Gli irrecuperabili
io sono

Con gli scettici i solitari gli ossessionati
I gobbi gli zoppi gli storti
I nervosi i bavosi gli idioti
I mostri
io sono

Con i ciechi i sordomuti i senza braccia
I senza gambe
Gli impotenti i mutilati i disperati
I deportati
io sono

Con i negri con i gialli con i sangue-misto
Con gli ebrei con gli atei con i senza-dio
Con i senz'anima con i senza
Niente
io sono

Con i torturati con i pestati con gli oppressi
Con i vinti
io sono

Con le minoranze con i colorati con i
maltrattati
Con i sottosviluppati
Con gli uomini di tutti i sud
Con i SUD di tutti il mondo
io sono

Con coloro che sono contro qualcuno
O qualcosa, con tutti coloro
Che disturbano lo stomaco e la ragione
Di ciascuno
io sono

« Je suis »

Je suis
Avec les anormaux les malades les fous
Les assassins les pervers les voleurs
Les dégénérés les ivrognes les drogués
je suis

Avec les prostituées les clochards les perdus
De tous bords, avec les insensés, les révoltés
Les irrécupérables
je suis

Avec les sceptiques les solitaires les obsédés
Les bossus les boîteux les tordus
Les nerveux les baveux les idiots
Les monstres
je suis

Avec les aveugles les sourds-muets les sans-bras
Les sans-jambes
Les impuissants les mutilés les désespérés
Les déportés
je suis

Avec les Noirs les Jaunes les sang-mêlé
Avec les juifs avec les athées avec les sans dieu
Avec les sans âmes avec les sans
Rien
je suis

Avec les torturés les tabassés les opprimés
Avec les vaincus
je suis

Avec les minorités avec les colorés avec les
maltraités
Avec les sous-développés
Avec les hommes de tous les sud
Avec les SUD de toute la terre
je suis

Avec ceux qui sont contre quelqu'un
Ou quelque chose, avec tous ceux
Qui dérangent l'estomac ou la raison
De chacun
je suis.

« **Der Wind** » (écrit en 1983) Dans : Nella Nobili, *Poèmes*, Marie-José Tramuta (ed.), Paris, Istituto italiano di cultura, Coll. Cahiers de l'Hôtel de Galliffet, 2017, p.210-211.

La dolce vita, Maria
Passa, Maria-la-Vita
Maria-la-Morte. Der Wind.

Quando sarò guarita
Avro sessant'anni. Maria
La vita passa. La Vita
E passata come il vento
Passa sul fogliame secco
Con grida stridenti.
Der Wind.

La dolce vita, Maria
Passa, Maria-la-Vita
Maria-la-Morte. Der Wind.

Quand je serai guérie
J'aurai 60 ans. Marie
La vie passe. La Vie
Est passée comme le vent
Passe sur le feuillage desséché
Avec des cris déchirants
Der Wind.

Histoire d'amour (écrit en 1980 ; Marie-José Tramuta (ed.), Paris, Cambourakis, 2023). **Premières pages**

Mal, mal, mal, j'ai mal.

A la tête, aux mains, aux pieds, aux genoux, j'ai mal.

Au cœur, au foie, à la peau, à la mémoire, à la vie, j'ai mal.

Durement contractée sur moi-même pour maintenir la concentration nécessaire à l'appréhension du mal, la tension est si grande que je ne m'aperçois même pas du moment où le mal cesse son emprise. Je continue, ainsi, d'avoir mal dans ma tête assiégée, imprégnée par la peur, l'attente du mal.

Le mouvement qui me porte, de l'extérieur vers l'intérieur, aux sources mêmes du mal, à ses racines, est de nature pendulaire, état qui se produit au stade extrême de l'agonie amoureuse.

Ses oscillations rabattent mon attention vers un point fixe de mon esprit, comme si mon corps était incliné perpétuellement vers l'intérieur et qu'aucune distraction, aucun bruit, aucun événement ne puisse retenir durablement le pendule lors de son mouvement vers l'extérieur.

L'attirance morbide vers les points douloureux de mon être, est de la même nature que l'envie de l'assassin revenant sur les lieux du crime.

La nature du mal qui me possède, sa fonction, est de me rabattre, à la fois comme proie haletante, comme une coupable consciente, vers les lieux sinistres de mes forfaits.

Et là, à genoux, un mouchoir noué en bandeau sur les yeux, j'attends le verdict impitoyable qui tombera comme une délivrance.

J'attends la noire jouissance du néant lorsque le bourreau accomplira son œuvre.

Vivre l'éclat incomparable, la lumière blanche, le moment précis, l'instant de pure férocité, où la chair est mordue et déchirée par la lame bienfaisante.

Oh ! mourir, mourir pour vivre la pâmoison suprême qui vous balance dans l'au-delà cueillir les fleurs glacées de la mémoire morte à jamais.

DURE MERE

DURE-MERE (dictionnaire pratique Quillet)

Anatomie : La plus externe et la plus dure des enveloppes du cerveau et de la moelle épinière

Dans ma tête se sont installées depuis votre mort, ma Mère, l'anarchie et la peur. Chaque nuit vous venez me rendre visite ; je me réveille en sueur et j'attends. Et vous venez, petite figure endolorie, recroquevillée sur l'existence, telle que je vous voie encore et toujours dans ce coin de cuisine entre le poêle et l'armoire à pain.

Et vous m'appellez et vous frappez et vous frappez à ma tête, jusqu'à la rendre folle de douleur.

Vous me chassez du lit, la nuit, et je vous obéis : avant l'aube je me lève, je me fais un café fort et je noue autour de ma tête une fine écharpe en laine (qui me vient de vous) comme je vous ai vu le faire tant et tant de fois, et là, dans mon coin à moi si différent du vôtre pourtant si semblable, en retrait du reste de la maison, à l'abri de la lumière qui blesse, j'écris sur ce cahier.

J'écris ou je crie contre vous, contre la douleur qui me tient et qui envahit petit à petit le champ de la pensée où chaque nerf, à vif, est traversé par le feu du mal qui me fait cogner la tête contre les murs. Depuis que vous êtes partie, ma Mère, c'est ainsi chaque nuit. Je ne sais plus où aller ni que faire pour fuir cette douleur insoutenable.

Et j'écris, j'écris sans pause, sans lumière, sans regard pour ne pas voir ce que j'écris et, s'ils existaient, j'écrirais sur des cahiers noirs avec de l'encre noire pour que mes plaintes se noient dans la nuit au cœur de laquelle vous êtes et où vous m'appellez à vous rejoindre. J'en ai vu des docteurs depuis dix ans !

J'en ai avalé des comprimés bienfaisants-malfaisants : des ronds, des ovales, des minuscules, des roses, des *bleus-ciel, des verts, des jeunes, des mauves, toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Comme une poule mouillée j'ai picoré dedans : d'abord très scrupuleusement et ensuite n'importe comment, sans égard pour leur couleur, leur taille. Après un temps qui fut bref, ils étaient devenus, tous, parfaitement inefficaces. Parfois, j'en perdais l'équilibre ou, par moments, ma vue se troublait, mes mains ne m'obéissaient plus.

Aux tremblements de mon âme, ces poissons-remèdes ne pouvaient plus rien.

J'en vins à la conclusion qu'au lieu d'avalé il fallait peut-être recracher. Mais quoi ? quoi ? Je le savais pourtant. Quelque part, dans les plis de ce corps secret qui vit sa vie en dedans de nous dans l'aquarium rouge-sang des organes, il y avait qqch qu'il fallait sortir à tout prix avec des sceaux et des sceaux de matière glauque, informe, répugnante. Pour faire cela, Mère qui me faites mal, Mère qui m'avez tant aimée, il aurait fallu que je vous sorte hors de votre trou, que je vous dérange de votre coin-refuge, que je vous traîne sur la place publique, que je vous expose aux regards, que je vous accuse de tous

les maux de la terre, que je vous tue, Mère, que je vous assassine, que je piétine votre cadavre, que je brûle vos restes, que je balaie la cour et que je la nettoie à grande eau. C'était vous ou moi ; ce qui était encore à moi, ce petit quart de vie qui me restait à vivre, et que j'aurais tant aimé vivre libre (ma Mère, délivrez-moi de vous !), mais vous me regardez courroucée, vous faites semblant de ne pas comprendre. Vous vous accrochez à moi dans les rêves, générateurs d'angoisses. Oui, je sais, rien ne me viendra de vous, vous qui m'avez – comme vous le dites si bien – tout donné !

